

FRANCOIS VIGNAUX

**LE PANGOLIN  
DILETTANTE**

*Chronique poétique des confinements*

## I. Préface

### *Citoyens, citoyennes pangolinons jusqu'au trognon.*

Chez François V., le Pangolin est une seconde nature. Aussitôt qu'il faut croquer une actualité pathétique, tourner en dérision le moindre écart de langage, terrasser l'insupportable langue de bois qui nous gouverne, ce chroniqueur affable, totalement (ch)tarbé, sarcastique et sublimement déclinant est, à l'heure dite, au rendez-vous de la bêtise humaine. Mais plutôt que de pleurer sur le sort d'une époque incompréhensible le Pangolin dilettante s'obstine à la rendre joyeuse, poétique, délirante. Chaque jour que Dieu fait une lecture obsessionnelle et matinale de la presse en papier vient nourrir un état d'esprit pangolin sensible aux vents légers qui soufflent dans les rues de Paris, attentif aux courants d'air qui parcourent les halls de cinéma, les hôtels Ibis, les bistrotts, les garages à vélo et les Twingo toutes fenêtres ouvertes, bref, là-même où les écailles du pathétique animal peuvent gratter au passage quelques "vies minuscules" comme l'aurait dit le sublime écrivain Pierre Michon.

Je propose que tous les enfants de France et de Navarre, en délicatesse ou non avec l'institution scolaire, s'emparent de la collection complète des Pangolins de François V., juste pour ressentir le frisson des mots qui font du bien au moral, et profiter avant l'âge adulte de tout le bienfait de l'ironie, de la satire et de l'étoffe des mots. Quant aux jeunes retraités qui s'imaginent encore s'en sortir à bon compte après avoir ratiboisé de fond en comble toute la planète depuis un siècle, les voilà avertis : le Pangolin est aux aguets, il ne vous laissera jamais plus en paix. Et c'est bien fait pour eux.

**Jean-Michel Djian**

## **II. Le confinement sexuel**

**27 mars 2020**

La vieille amie qui témoignait sans enthousiasme à chacun de ses mariages l'interrogeait sur son confinement solitaire à la campagne.

Il avait rejoint sa maison de famille, proche du caveau familial qui l'attendait sans impatience. Tous les jours, il allait saluer ses parents et ses frères qui y reposaient et il apportait des fleurs au cas où il devrait les y rejoindre précipitamment. La gare de Tarbes étant fermée, il pensait que ceux (et celles) qui l'avaient aimé ne prendraient pas le train.

Dans sa campagne, le drame sanitaire qui traversait la France et d'autres pays n'apparaissait qu'à la télévision. Il s'adonnait au vélo, à la moto, à la tondeuse et parcourait des romans policiers. Ses contacts se limitaient aux sourires des caissières et à de brèves conversations sécurisées avec ses voisins qui le connaissaient depuis sa naissance, soixante-douze ans auparavant.

Sa vieille amie, médecin, s'inquiétait qu'il déprimât loin de la vie parisienne. Il la rassura tout en lui indiquant que ce qui était difficile, c'était l'absence de sexe, cette conversation des corps qu'il aimait tant. Il n'avait plus l'âge de la masturbation et pas de goût pour le YouPorn. Il réalisait qu'il n'avait jamais connu de période d'abstinence si longue depuis qu'il avait commencé sa vie sexuelle plus d'un demi-siècle avant et, à son âge, il ne pouvait pas redoubler – contrairement à ce qu'il avait pratiqué dans ses études.

Il se remémorait sa dernière étreinte dans son meublé de la Contrescarpe au soir de la fermeture des cafés et restaurants.

En regardant les informations, il était étonné de l'importance que prenaient les questions alimentaires, juste après les problèmes sanitaires. Il était surpris que l'on n'évoquât pas le confinement sexuel, les journalistes prévoyant seulement des difficultés pour les couples installés et confinés. Lui pensait que le couple installé était, par nature, confiné.

Il demanda au ministre de l'Intérieur – qu'il avait croisé en boîte de nuit – d'ajouter sur l'imprimé "attestation de déplacement dérogatoire" une case "déplacement amoureux". Sa proposition fut transmise à un nouveau comité scientifique présidé par un sexologue impuissant.

## **I. L'allégresse du célibataire confiné**

**29 Mars 2020**

En ce quinzième jour de confinement, il passa la tondeuse pour la troisième fois dans son jardin – il disait qu'il était dans le parc lorsqu'il tardait à répondre au téléphone. Le crachotement de la tondeuse occultait le caquètement de ses deux poules qui lui fournissaient des œufs à partir des ordures qu'il leur jetait de sa cuisine. Et il partageait ses endives avec une tortue que sa fille avait baptisée d'un nom arabe (il l'appelait "tortue" quand il recevait des visites car il craignait d'être accusé d'appropriation culturelle). À la télévision il regardait des médecins expliquer la pandémie et leurs difficultés tout en pensant qu'ils feraient mieux d'être dans les hôpitaux que sur les écrans. Il ne percevait la crise sanitaire que par les images des écrans et la fermeture des cinémas, il achetait ses journaux et quelques conserves dans les supermarchés où il contemplait les caissières-plexiglas et n'osait plus leur remettre sa carte de visite pour leur proposer de se décontaminer en Harley-Davidson. Il espérait que les "nouveaux héros" : infirmières, caissières, chauffeurs-livreurs, balayeurs et autres éboueurs qui avaient remplacé, en quelques jours, les dirigeants de start-up, les banquiers et autres

golden boys dans le panthéon macronien feraient grève s'ils n'étaient pas augmentés immédiatement. Il conservait de son passé politique la conviction que les rapports de force déterminaient la société et qu'il ne fallait rien attendre de ceux d'en haut.

Il lisait avec jubilation les articles sur la crise des couples confinés et des parents transformés en instituteurs. Il était déjà réticent à la présence des parents dans les conseils d'école, mais l'école à la maison, c'était la mort des hussards noirs de la République et le confinement culturel.

Dans sa maison de campagne, seul avec les fantômes de ses parents et de ses frères qui l'attendaient dans le caveau familial en compagnie de la grand-mère de Lautreàmont, il retrouvait cet ennui qu'il avait connu dans ses vacances enfantines. Cet ennui qu'il pouvait animer de ses amours passées et de celui qu'il connaissait alors qu'il était désormais *vintage*. La solitude est indispensable à l'état amoureux, elle le cristallise. Les clubs de rencontre en ligne étaient à l'arrêt, puisque le ministre de l'Intérieur avait refusé d'accorder une dérogation pour les rencontres amoureuses, et seuls les couples "institutionnels" pouvaient se confiner ensemble. Le temps du confinement n'était pas celui des rencontres, du goût des autres, mais celui de l'enfermement. La maladie et la mort, aurait dit Marguerite Duras.

Cependant il jubilait de sa solitude, ses enfants lui manquaient mais lui téléphonaient dans son Ehpad individuel dont il s'échappait à vélo ou en moto. Il apercevait ses petits-enfants sur Skype, maintenant que le virus les avait transformés en potentiels *serial killers*.

Il avait appris que des dizaines de personnes avaient utilisé les attentats terroristes dont on les pensait victimes pour disparaître de leur vie habituelle et pour en commencer une autre. Il s'imaginait que les heureux du confinement, de son inactivité ou de son ennui, refuseraient d'en sortir, et que la société assoupie ne se réveillerait pas. Il rejoint à vélo les bords de l'Adour pour imaginer cette nouvelle vie.

## **I. Coronanniversaire**

**6 Avril 2020**

Il avait fêté ses anniversaires en famille, avec des amis, des amours, dans des lieux divers : station de métro, musée, bars et restaurants, théâtre ; lointains ou proches : Brésil, Key West, Montréal, Joinville-le-Pont... À soixante-douze ans, il était confit dans sa maison de famille au 21<sup>ème</sup> jour du confinement.

Seul, dans son Ehpad individuel, il vivait cependant un moment collectif. Après "Il est interdit d'interdire" de 1968, "Changer la vie" de 1981, "Nous sommes tous Charlie" de 2015, le "Restez chez vous" de 2020 ne lui procurait naturellement aucune allégresse, mais il confinait dans un département où la mortalité de mars 2020 était inférieure à celle de 2019 : le notaire attendrait (les héritiers n'espéraient rien, à juste titre, sinon d'échapper aux dettes de son existence hédoniste).

L'inactivité était sa seule forme de participation à la crise sanitaire qu'il regardait à la télévision ; rester chez soi était devenu un engagement civique et solidaire, lui qui avait tant aimé manifester en étant mari, contrarié même. Il avait le sentiment qu'il y avait une France engagée et une France spectatrice, les "soignants" et les méprisés de la société : chauffeurs, vendeurs ou caissières, éboueurs ou autres "techniciens de surface" partageaient la scène avec les médecins et autres "experts", les politiques surnageaient au gré de déclarations variables. Ils avaient acquis, en quelques jours, une certaine modestie, le pangolin avait réussi là où les citoyens avaient échoué.

Il s'offrit, pour son anniversaire, une paëlla sous plastique qui lui rappelait le plat qu'il infligeait à ses enfants lorsqu'il était père célibataire, le surgelé avait remplacé les conserves, il mesurait ainsi le temps enfui. Il partagea ce repas avec ses deux poules et la tortue qui ne lui

en manifestèrent aucune reconnaissance. Il avait arrêté ces dernières années de fêter son anniversaire mais la pandémie qu'il avait débutée à Paris dans un dernière étreinte amoureuse lui avait confirmé le goût du temps qui lui restait.

Dans le cadre des mesures sanitaires de distanciation sociale, il reçut une vidéo de vœux "amicaux" qu'il eut beaucoup de peine à visionner bien qu'il ait pratiqué la "lanterne magique" et fût une ventouse intermittente. Cette vidéo d'une menaçante surveillance lui fit dire : "*Aldous Huxley revient, ils sont devenus fous !*".

Les poules et la tortue étaient des convives attentives aux propos décousus qu'il proférait entre deux verres de whisky de supermarché. Il leur raconta ses rencontres et ses ruptures avec quelques créatures, le dilettantisme de sa vie de bon à rien et il promit à ses trois invitées qu'ils fêteraient ensemble le déconfinement avec le pangolin qu'il allait acquérir. En soufflant les bougies à travers son masque FFP2, il souhaita rester confiné en ce 6 avril 2020.

## **I. Le monde d'après**

**13 Avril 2020**

Quelles que soient les annonces présidentielles de ce 13 avril, le monde d'après sera bien différent de celui sur lequel le crépuscule s'est refermé le 17 mars. Pour ma génération, la rupture sera, sans doute, aussi importante que celle de 1968 sur la vie sociale où il était devenu interdit d'interdire...

Dans un mois, la distanciation sociale ne sera plus une obligation sanitaire mais une norme sociétale. Les terrasses de café ne seront plus des lieux de rencontres conviviales mais des endroits où l'autre est une menace ; la spontanéité des rencontres sera menacée par la crainte de la transmission du virus ; les étreintes amicales, familiales ou amoureuses s'éteindront dans la crainte du virus. La parole téléphonique et digitale remplacera l'émotion des corps, l'absence physique de l'autre deviendra la sécurité de chacun. *L'Alien* sera partout.

Les petits-enfants deviennent des risques pour les grands-parents... Les vieux, appelés seniors, deviennent des fragiles qu'il ne faut fréquenter qu'avec suspicion, les enfants deviennent pour les adultes de potentiels *serial killers*. Le domicile qui était le lieu de l'intimité choisie devient une chambre stérile où les autres peuvent être l'enfer...

Les voyages qui nous avaient ouvert le monde seront des expéditions masquées, administratives et prophylactiques noyées dans des tests et des quarantaines aléatoires. La conscience que le monde de l'après-confinement enterrera le monde de mars 2020 nous envahit... dans le cycle des saisons immobiles, le printemps 2020 annonce l'hiver de 1968.

## **I. Le jour d'après**

**20 Avril 2020**

Le 11 mai, il se dirigea vers la place de la Contrescarpe pour retrouver la femme qu'il avait étreinte le 14 mars. Mais pourrait-elle le reconnaître après son confinement provincial ? Il avait rassemblé ses cheveux blancs en queue de cheval (les coiffeurs n'avaient pas été reconnus comme commerces indispensables), bronzé au soleil du midi et s'était empâté sous prétexte de favoriser les circuits courts.

Son confinement en Ehpad individuel lui avait été recommandé par ses enfants pour des raisons sanitaires, prétendument bienveillantes, mais il soupçonnait qu'ils étaient surtout satisfaits de le savoir seul dans la maison familiale avec les fantômes de la famille disparue. Sous prétexte de prendre de ses nouvelles, ils l'appelaient tous les jours pour vérifier qu'il ne